

Lorsque des réfugiés agrandissent le cercle familial

la Croix 23 septembre 2015

À Villeurbanne, dans l'agglomération de Lyon, François et Marie-Thérèse Chapelle ont hébergé en début d'année des chrétiens irakiens ayant fui Daech.

VILLEURBANNE

De notre correspondant régional

Le linge s'empile de nouveau en tas étudiés sur le canapé désormais replié. Marie-Thérèse Chapelle a retrouvé avec plaisir l'ordinaire d'un foyer tenu selon ses habitudes. Elle l'admet volontiers, en même temps qu'elle verse des larmes en pensant à la famille qui s'est serrée dans cette chambre d'amis - « *la buanderie* », rectifie en riant son mari François, 69 ans comme elle.

Lorsque est venue l'idée d'accueillir Aayad et Ayad avec leurs trois filles âgées de 7 à 15 ans, arrivés en octobre en France après avoir fui leur ville de Karakoch, prise par les djihadistes de Daech, Marie-Thérèse concède s'être interrogée sur son confort personnel. « *On ne pouvait pas leur demander de rester enfermés dans une pièce, il allait falloir tout partager* », dit-elle. En connaissance de cause. Voilà un quart de siècle, le couple avait accueilli une jeune femme fuyant la guerre civile ravageant alors le Liban. Aïda était restée un an.

Mais Marie-Thérèse avait beau retourner la question dans sa tête, l'équation était simple. Le couple avait sa chambre. Leur fille handicapée la sienne. Ils pouvaient bien laisser la troisième à ces chrétiens irakiens, rencontrés lors de la veillée de Noël, via le mouvement des Focolari, auquel ils appartiennent. « *Les accueillir est un acte d'amour, correspondant à la façon dont nous voulons vivre notre foi* », résume-t-elle.

La petite famille irakienne a débarqué un lundi de janvier. Les deux familles accordent vite leurs violons. Aayad aide Marie-Thérèse à faire la cuisine - « *plus épicée que la nôtre* » ! Et son mari apporte à François son concours pour la vaisselle. Ils se comprennent en échangeant quelques mots d'anglais, ou en traduisant sur l'ordinateur des phrases en arabe, et inversement. Tout se passe en bonne intelligence, et dans une grande confiance. « *Ils avaient leur clé, et il nous arrivait de partir pendant plusieurs jours* », témoigne Marie-Thérèse.

Au retour, elle s'agace parfois de retrouver dispersés dans la cuisine les colis alimentaires. « *On a fini par mettre les boîtes de conserve dans un carton, glissé sous la table de la cuisine* », sourit-elle. Tout comme elle a fait comprendre à l'aînée des filles qu'elle ne pouvait rester scot-

chée sur son téléphone à table. Mais, en fin de compte, s'ils n'étaient pas reliés par le sang, c'était tout comme. Le séjour des réfugiés s'est apparenté à celui de cousins, avec lesquels il a fallu trouver ses marques. « *Il ne faut pas être trop rigoureux, c'est tout* », conseille François Chapelle.

La famille irakienne a emménagé dans son propre appartement début avril. Le bail a été signé par l'association du mouvement des Focolari, avec le soutien financier de la Fon-

En fin de compte, s'ils n'étaient pas reliés par le sang, c'était tout comme.

dation Saint-Irénée, chef d'orchestre du jumelage entre les diocèses de Lyon et de Mossoul, en Irak.

Le modèle marche tellement bien que François

a trouvé un appartement à six autres familles, qu'il accompagne au jour le jour. Tout comme il n'a pas abandonné à leur sort Aayad et Ayad. « *Nous nous téléphonons toutes les semaines, et nous nous invitons souvent. Ils habitent à trois stations de métro* », dit François. Peintre en bâtiment, Ayad a trouvé un emploi chez un artisan en juin. Et les trois enfants sont scolarisés. Régulièrement, ils retrouvent les Chapelle. Pour un repas. « *En famille* », dit François.

BÉNÉVENT TOSSERI

(Lire la suite page 4)